

Louis BANNEUX



Par Albert DOPPAGNE

1990

Loin de figurer parmi les écrivains majeurs de notre littérature, Louis Banneux occupe pourtant une place très particulière qui vaut d'être connue et soulignée.

Il est non seulement un conteur régionaliste profondément attaché à son terroir mais son inspiration plonge ses racines dans notre plus ancien fonds littéraire. Il est un des rares écrivains de Wallonie à présenter un lien avec la littérature médiévale, ses genres et ses thèmes.

Littérature de caractère oral : le plus souvent la plume cède la place à la parole, agreste et lente, des paysans d'Ardenne. Le conteur parle plutôt que d'écrire : la veillée se passe dans la pénombre et seules les lueurs du foyer ponctuent d'éclairs les récits ancestraux.

L'œuvre de Banneux s'alimente aux traditions populaires qui ont maintenu vivants les cycles épiques, les aventures des quatre fils Aymon et de leur cheval Bayard. Avec les fées et les gnomes (ici *nutons* et là *sotais*), avec la chèvre d'or, les rebouteux et les sorcières, Louis Banneux perpétue et fixe le souvenir de notre mythologie régionale. Le merveilleux sous-tend le réel; la vie paysanne est sensible à chaque page. Un halo de naïveté encadre le tout.

Louis Banneux mérite d'être apprécié au même titre que les peintres naïfs, aujourd'hui si recherchés.

Biographie

Louis Banneux est né à Rochefort, en 1869, d'une ancienne famille de la région. Après de modestes études secondaires au petit séminaire de Bastogne, il s'occupe de questions sociales dans les milieux catholiques liégeois. À 27 ans, il devient fonctionnaire au Ministère de l'Industrie et du Travail et c'est avant la fin de sa carrière que la mort le surprend, directeur général au Ministère des Travaux publics, en 1932.

Rien, dans cette carrière, ne laissait présager une activité de littérateur. Si Louis Banneux publie beaucoup, ce sont des études et des articles spécialisés de sociologie et d'économie, travaux qui ne sortent guère du cadre de revues scientifiques. Et si plusieurs de ses ouvrages sont couronnés (notamment par l'Académie royale de Belgique) c'est en raison de leur valeur documentaire, voire utilitaire (**Manuel d'enseignement de la prévoyance, Manuel pratique de la coopération, l'Education manuelle**, etc.).

Sociologue et économiste, philanthrope et curieux, Louis Banneux est naturellement attiré par les manifestations populaires : les petits métiers, les industries locales, la vie des artisans et des ouvriers. C'est là l'origine de sa voie la plus heureuse.

Par deux fois, il s'essaie au roman (**L'hôte maudit**, 1904; **Le miroir aux alouettes**, 1913), romans à thèse trop évidente et sans grand intérêt littéraire. L'imagination n'est pas son fait, ni la création. C'est l'observation attentive et minutieuse de la vie des travailleurs les plus modestes qui lui suggère la publication, en deux volumes, de courtes études sur les petits métiers : **L'âme des humbles**, parue en 1912, constitue le premier titre de Louis Banneux sur le plan littéraire qui nous intéresse.

L'auteur ne cesse de collaborer à quantité de revues savantes ou spécialisées, certaines accordant quelque place au folklore et au dialecte.

Ce n'est que dans les dix dernières années de sa vie que Banneux se décide à publier ce qui, réellement, constituera son œuvre littéraire et le sauvera de l'oubli. En 1924, réédition de *L'âme des humbles*; en 1925, la publication de *L'Ardenne mystérieuse* lui vaut le Prix littéraire du Brabant; en 1929 paraît le *Légendaire ardennais* et, en 1930, *L'Ardenne superstitieuse*.

En 1932, alors que la retraite allait bientôt lui permettre d'enquêter plus à loisir dans son Ardenne natale, une mort inopinée vient couper court à tout espoir de moisson nouvelle comme de toute œuvre littéraire.

Bibliographie

I. À titre de simple rappel documentaire :

- ***Manuel d'enseignement de la prévoyance***
- ***Manuel pratique de coopération***
- ***L'Education manuelle***, etc, etc.

II. Monographies socioprofessionnelles :

- ***Le tressage de la paille dans la vallée du Geer***, 1900.
- ***L'industrie cloutière en pays wallon***, 1901.
- ***L'industrie sabotière dans la province de Luxembourg***, 1902.
- ***L'industrie belge des pierres à rasoir***, 1903.
- ***Lavandières et repasseuses***, 1920, etc.

III. Œuvres littéraires :

- ***L'hôte maudit***, roman, 1904.
- ***L'âme des humbles*** (2 vol.); 1912; réédition en 1924 aux Ed. Lebègue, Bruxelles.
- ***Le miroir aux alouettes***, roman, 1913.
- ***Les fées du Hultai et autres légendes***, 1924, Bruxelles, Office de Publicité.
- ***L'Ardenne mystérieuse***, 1925, Bruxelles, Office de Publicité; rééd. 1981, Bruxelles, Culture et Civilisation.
- ***Légendaire ardennais***, 1929, Bruxelles, Office de Publicité; rééd. 1981, Bruxelles, Culture et Civilisation.
- ***L'Ardenne superstitieuse***, 1930, Bruxelles, Librairie Vanderlinden; rééd. 1981, Bruxelles, Culture et Civilisation.

IV. Collaborations aux revues suivantes :

La Revue Générale, La Revue des questions scientifiques, La Revue de Belgique, La Revue sociale catholique, La Revue catholique sociale et

Louis BANNEUX - 8

juridique, La Défense wallonne, La Vie wallonne, La Terre wallonne, Le Guetteur wallon, L'Almanach wallon, etc.

V. Références :

- Legrain Paul : ***Dictionnaire des Belges.***
- Frickx Robert et Trousson Raymond : ***Lettres françaises de Belgique : Dictionnaire des œuvres, I. Le roman***, pp. 254 et 340; ***III. Le Théâtre, L'essai***, p. 377.

Texte et analyse

Les instruments magiques

Par une matinée radieuse, Jésus et saint Pierre, en promenade nostalgique sur la machine ronde, rencontrèrent un jeune pâtre déguenillé, au nez indépendant et dont la nature paraissait le seul maître; les cheveux ébouriffés, -le soleil les faisait reluire comme des fils d'or-, il dévorait une miche de pain bis, surveillant d'un œil trois «petites ardennaises» aux cornes bien pointues, qui, par monts et par vaux, broutaient sans soucis.

— J'ai faim, lui dit le Sauveur. Voudrais-tu me céder un morceau...

À deux mains, l'enfant – les joues bossuées – offrit le reste de son frugal repas.

Mais le divin mendiant n'en mordilla qu'une bouchée. Puis, souriant à son bienfaiteur :

— Formule trois souhaits : ils se réaliseront. Que désires-tu ?

— Le paradis ! suggère saint Pierre, préoccupé de peupler le séjour des bienheureux.

— Voyons, vas-y, exhorte Jésus. Tu me regardes comme si tu avais peur de moi. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je voudrais une baguette magique, confesse l'enfant, la tête baissée, se faisant petit, petit.

— Après ? reprend le Christ, plein d'aménité.

— Le paradis ! Demande le paradis, insiste, effaré de ces désirs terrestres, le portier du ciel ! Enhardi par une furtive œillade, le gamin :

— Je voudrais un violon, au son duquel tous danseraient.

— Ton vœu est exaucé. Que te manque-t-il pour assurer ton bonheur ?

— Le paradis ! Le paradis ! supplie saint Pierre.

Immobile, comme incrusté au sol, le pâtre cherche, hésite, ouvre la bouche, hoche la tête, ferme les yeux :

— Je voudrais... je voudrais un fusil qui tuât tout ce que je viserais.

— Qu'il en soit ainsi !

Et, sans un mot de plus, Jésus, le visage radieux, sourd aux doléances de son apôtre, traversa l'Aisne sur un pont fait d'une poutre jetée d'un

bord à l'autre, monta une traverse qui longeait les champs, s'enfonça sous le bois glissant, tandis que son protégé, ébahi, trouvait à ses pieds les objets convoités, depuis toute une enfance, peut-être !

Il les contempla d'abord, cabriola au risque de briser ses sabots légers, s'accroupit, et, un à un, avec une infinie précaution, examina ces présents féeriques.

Le cœur battant, il voulut essayer son pouvoir, et voilà que, d'un coup de sa baguette, il ramena au devoir ses vaches maraudeuses.

Troublé, il n'osa expérimenter davantage, pour ce jour-là, la plénitude de sa puissance. Poussant ses bêtes :

— Hue ! fit-il.

Il s'en alla titubant, comme ivre.

Le lendemain, alors que le pâtre – nanti de ses engins merveilleux – gardait, bayant, ses vaches qui paissaient l'herbe d'un talus bordé de buissons d'épines, son curé-gros bedon- vint à passer. Il avait la ceinture lâche, le chapeau en bataille, un bréviaire sous le bras gauche, le droit cadencant sa marche.

La face triste, les bêtes levèrent le mufler vers l'arrivant.

Justement, une volée de moineaux piaillaient sur la haie. Narguaient-ils l'apprenti Tartarin ?

Preste, le gaillard de braquer sur eux le canon de son arme, et le prêtre de plaisanter :

— Si tu les descends tous, je les mangerai jusqu'au dernier.

Pif !

Tous les passereaux tombèrent sans un cri.

Fidèle à sa parole, le pasteur pénétra dans les ronces pour ramasser les victimes. À peine engagé dans les touffes épineuses, il se mit à gigoter ; s'accrochant de toutes parts, au grand dam de ses habits et au vif plaisir du malicieux tireur qui, maintenant, raclait du violon à percer le tympan.

Eh bien ?... Est-ce qu'on sait ?... N'avait-il pas un œuf à peler avec son directeur de conscience ?

Quand, à bout, le curé parvint à se dégager, sa soutane était en lambeaux, sa figure éraflée, ses mains vides et couvertes de sang.

C'en était assez pour gagner quelque chose de mauvais.

— Vaurien ! possédé ! Tu t'en souviendras, cria-t-il.

Quelque temps après, le farceur reçut une citation en justice.

Chose curieuse, il ne s'émut point.

Au jour fixé, il gagna le chef-lieu, complètement équipé : le fusil en bandoulière, le violon sous l'aisselle gauche, la main droite serrant la baguette magique.

Le curé, entendu d'abord, narra l'épisode au juge.

Sceptique, celui-ci ordonna d'introduire l'accusé.

— Gardez-vous-en bien, pria l'abbé, il nous fera tous danser. J'ai la chair de poule, rien que d'y penser.

La justice était souveraine.

Angoissé, le pasteur demanda à être lié solidement sur une chaise, afin de prévenir les effets désastreux de l'instrument satanique.

Ses chaussures de hêtre rangées contre la porte du prétoire, le violoneux parut.

— Avancez ! commanda le juge d'une voix forte.

Sans sourciller, le pâtre obéit en dévisageant le nombreux auditoire, tourna ses regards vers le crucifix... et en avant la musique !

Au premier coup d'archet, l'assistance, soulevée comme par enchantement, tournoya, trépigna dans une farandole indescriptible. Le malheureux ligoté sur son siège, lui, de sautiller lourdement et, suant de grosses gouttes, de gémir :

— Je vous l'avais bien dit !... Je vous l'avais bien dit !

Sa poitrine se soulevait en mouvements précipités, sa gorge haletait.

Le pâtre s'en fut, acquitté. Ses yeux brillaient comme des charbons ardents.

(Légendaire ardennais)

Immédiatement après un titre qui contient le mot **magique**, la présence, dans la première ligne, de Jésus et de saint Pierre amorce un début d'intrigue.

Un troisième personnage apparaît tout de suite et son allure nous permet de le situer dans le «clan» du magique : **déguenillé, nez indépendant**, la nature qui semble **son seul maître, cheveux ébouriffés...** Et pourtant, une sorte d'auréole l'éclaire, fait sa chevelure **reluire comme des fils d'or**.

Les vaches, «petites ardennaises», nous aident à situer l'action en Ardenne. C'est un thème courant de la littérature orale que ces promenades de Jésus dans toute espèce de région : Jésus en Flandre, Jésus

en Bretagne... Il est régulièrement accompagné d'un saint, le plus souvent saint Pierre, mais, parfois, comme en Brabant wallon, saint Nicolas.

Le thème des trois souhaits est également traditionnel et généralement annonciateur de surprises. La baguette magique sera la première surprise de ce conte.

Le jeune pâtre a dû reconnaître Jésus puisqu'il hésite à formuler son souhait : il est vrai que saint Pierre, comique de naïveté dans la circonstance, trahit singulièrement l'identité du divin promeneur.

Jésus lui-même s'en amuse, qui encourage le gamin d'une **furtive œillade**, et saint Pierre a beau souffler la réponse qui serait naturelle chez un dévot...

Remarquons au passage le procédé répétitif propre à la littérature populaire ou traditionnelle : **Je voudrais...Je voudrais...; le paradis ! le paradis !**

Une baguette magique, passe encore ! mais, ensuite, demander un violon ! Nous commençons à douter... Enfin, il s'agit d'un violon enchanté, et cela ne fait qu'ajouter à l'intrigue amorcée dès le début : foi religieuse et magie mises en balance avec Jésus pour arbitre... Et un Jésus qui semble donner dans le panneau !

Notre surprise arrive à son comble avec le troisième souhait : un fusil. Demander une arme à Jésus, et une arme infailible, un nouvel instrument enchanté, donc magique ! Où allons-nous ? Et voilà que Jésus, qui vient de dire **Qu'il en soit ainsi !** nous quitte. Il traverse l'Aisne, ce petit affluent de l'Ourthe qui nous rappelle à point nommé que les faits se sont passés chez nous; il s'éloigne à la façon dont, de nos jours, les films se terminent, et il s'enfonce dans le bois.

Le premier acte est terminé : voilà notre pâtre en possession des instruments qu'il a souhaités. Il en est le premier surpris et n'ose y croire.

Premier essai -timide- de la baguette magique : ramener les vaches dans le droit chemin...

Il faut attendre le lendemain pour que, comme par hasard, le second acte se joue. Vient à passer le curé...

Le curé : thème de la littérature satirique du moyen âge si nous voulons bien nous souvenir des fabliaux. Quoi de plus réjouissant pour les inférieurs que de se gausser de leur seigneur, pour les fidèles de se moquer de leur pasteur ! Et ici, du pâtre au pasteur, la joute promet d'être amusante. D'emblée, le ton est donné, celui de la caricature : **gros bedon**,

ceinture lâche, chapeau en bataille... on pressent que quelque événement se prépare !

Les faits se précipitent : une volée de moineaux, quelle belle occasion d'essayer le fusil !

Le curé voit le geste du pâtre et, par plaisanterie, sûr de son fait, prononce les mots qui, du réel, vont faire basculer le récit dans le fantastique. Magique, le fusil déclenche l'in vraisemblable, ce qui met le curé en position ridicule.

Voyant cela, le pâtre profite de la circonstance pour éprouver son troisième instrument : le violon. Réussite complète qui achève de diminuer le supérieur aux yeux du lecteur ou de l'auditeur de ce conte.

Le pâtre en voulait-il à son curé ? C'est possible, et même vraisemblable, mais la question reste ouverte. Profitons-en pour en poser une autre : le belgicisme « avoir un œuf à peler avec quelqu'un » était-il prévu dans le programme littéraire du conteur ? Si les traits locaux sont de mise, je ne garantis pas que celui-ci soit consciemment et volontairement introduit dans le texte !

La caricature se charge encore : **soutane en lambeaux, figure éraflée, mains vides et couvertes de sang.**

Ce n'est pas tout. Le bon chrétien doit être enclin au pardon; voyez donc l'attitude de notre curé qui ne respire que la colère et la soif de vengeance... La justice s'en chargera !

Nouveau rebondissement de l'intérêt. C'est le troisième et dernier acte qui commence avec ce clin d'œil au crucifix qui répond à la **furtive œillade** de Jésus au début de l'action.

Nouveau personnage : le juge, un autre puissant que le jeune pâtre fera, comme il a fait des autres, danser au son de son violon endiablé, cet **instrument satanique** offert -on s'en souviendra- par Jésus en personne! Le diable, on le sent, n'est pas loin : lui dont on affirme que les yeux brillent **comme des charbons ardents.**

Et c'est sur cette note de fine satire et de revanche que le conte se termine : Jésus (ou Dieu) n'est pas dupe des simagrées de ceux qui croient le représenter sur terre. Le faible a souvent raison contre le fort et il est heureux que Jésus revienne périodiquement sur terre pour le rappeler aux puissants !

C'est le sujet d'un fabliau qu'on se raconte, depuis quels temps, à la veillée. Il était temps qu'un Louis Banneux le note par écrit.

Choix de textes

Les cailloux de Mousny

Quand les anciens du village d'Ortho voulurent choisir un nouveau berger, ils appelèrent, selon la coutume, les manants au concours. Il s'en présenta du village même et des villages voisins. Et il en vint un que personne ne connaissait, on l'interrogea :

- D'où viens-tu ?

— D'au-delà des bois.

— Quel est ton père ?

— Celui qui est mort.

— Ton nom ?

— Glawène.

— Va pour Glawène, mon ami. Nul ne peut t'empêcher de concourir, quoique ta mine ne nous revienne pas plus que ça. Tu as le corps trop sec et l'œil trop brillant. Mais ça tient peut-être à ce que tu viens d'au-delà des bois.

Les épreuves commencèrent.

À la saignée, Glawène vous enleva du milieu du troupeau, en un tour de main, la brebis désignée, l'assujettit entre ses jambes et l'opéra avant que les autres eussent eu le temps de se retourner.

À la course, on eût dit que ses longues jambes s'allongeaient encore, tant il distança ses concurrents.

À la houlette, on le plaça à la distance convenue de la cible qui était dessinée sur la porte d'une étable, et on lui donna trois boules de terre glaise pétrie qui devaient servir de projectiles. Tous avaient lancé leurs boules qui restaient collées sur la cible, les unes plus loin, les autres plus près du centre. Glawène assura dans la main sa houlette et, de trois coups bien visés, mit ses projectiles au meilleur point.

Déjà, l'on murmurait contre lui : les anciens émerveillés imposèrent silence.

À l'épreuve du sifflet, il fit partir de son doigt replié dans la bouche et monter dans l'air un son strident comme une déchirure.

Au liolo, par quoi les bergers se saluent de colline à colline et annoncent parfois leur rentrée au village, il chanta si bien ses trois notes : « Liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, lio », que les oiseaux du voisinage se mirent à voler autour de lui, lui faisant de leur ronde une couronne ailée.

Enfin, il répondit admirablement aux questions sur les remèdes et médicaments à administrer aux ouailles. Ses concurrents eux-mêmes, qui grognaient auparavant, l'acclamèrent comme leur maître.

— Holà donc, Glawène, déclara le chef des anciens, bien que tu viennes d'au-delà des bois et que l'on ignore ton père, tu feras un fameux berger. Nous te nourrirons à tour de rôle, toi et ton chien. En outre, nous te paierons un salaire de trois patards par bête adulte. En plus, tu posséderas une brebis sur dix dans le troupeau commun. Ainsi est le vieil usage. Topons-nous ?

— Topons, dit Glawène.

Glawène justifia rapidement la confiance des anciens. Jamais le troupeau n'avait été l'objet de tant de sollicitude. Aussi, oubliait-on volontiers et son corps trop sec, et son œil trop brillant, et sa misanthropie. Car il affectait de ne parler à personne. Il fuyait la société et paraissait ne se complaire qu'au milieu de ses moutons. On ne lui connaissait point de parent. On racontait qu'il se privait de tout pour épargner un patard. Il allait, chaussé de sabots, vêtu de haillons recouverts d'une houppelande rapiécée. Un grand chapeau mou, crasseux, masquait sa figure basanée où les pommettes saillaient dans une barbe hirsute.

Un jour, il acheta une mesure aux murs de torchis, au toit de chaume. Il abattit les murs intérieurs et, de la maisonnette, fit une bergerie où il eut un coin pour dormir avec ses deux chiens roux, aussi rudes que leur maître.

— Te voilà propriétaire, gouailla le chef des anciens qui passait devant le domaine.

— On le dit, acquiesça Glawène.

— Mais tu as toujours le corps sec et l'œil brillant, hé ! hé !

— Toujours ! punctua le berger taciturne.

— Bah ! pourvu que ton service se fasse ! Après tout, il n'est pas donné à tout le monde de venir d'au-delà des bois.

En vérité, le service se faisait bien. Mais Glawène devenait plus avare, plus sale, plus renfrogné. Il ne répondait même plus au bonjour des passants. Les enfants le craignaient. Jamais nul d'entre eux ne se serait avisé de caresser la toison fournie de l'un de ses moutons, certes les plus dodus à dix lieues à la ronde.

— Mais que fais-tu de ton argent ? lui demandaient les habitants du village.

Car personne, mieux que Glawène, ne savait conclure un marché avec les marchands de laine et les bouchers, qui recherchaient ses produits.

On disait bien que, deux fois par an, il se rendait au chef-lieu du canton. Les mieux informés assuraient qu'il portait son or chez le notaire. Quelques-uns, par jalousie, souhaitaient une banqueroute qui engloutît le pécule de cet hurluberlu.

Glawène sentait la malveillance générale : il n'y prenait garde. Il allait comme si le monde n'eût pas existé ; indifférent à tout et à tous, sauf à son troupeau qu'il choyait comme une mère choie ses enfants.

Or, une fois qu'il était dans les landes, une pauvre femme lui demanda l'aumône.

— Je n'ai plus mangé depuis un long jour, confessa-t-elle, suppliante.

— Mange-t-on encore à ton âge ? ricana Glawène.

Et il aurait envoyé les chiens à ses trousses, si la vieille n'avait cessé ses supplications et porté plus loin ses pas pesants.

Une autre fois, ce fut un petit mendiant, inconnu du village, qui vint implorer sa pitié à la bergerie :

— Mon père est mort, ma mère est malade et il n'y a plus de pain à la maison pour nourrir mon jeune frère, pria l'enfant.

— File voir au bois si j'y suis, jeta le méchant bourru.

Et, pourtant, le troupeau prospérait. Pas la moindre anicroche. La laine paraissait de plus en plus drue, les brebis de plus en plus fécondes, les moutons de plus en plus gras.

Un jour d'été que le berger paissait ses ouailles dans une vaine pâture de Mousny, il vit s'avancer un homme jeune, dont une grande fatigue alourdissait la marche et voûtait légèrement les épaules. Il était couvert de poussière. Une barbe soyeuse encadrait son visage maigre, des plus régulier, où les yeux reflétaient une douceur infinie.

Jamais Glawène ne l'avait rencontré. Cependant le voyageur ou le pèlerin -qu'était-ce?- l'aborda par son nom :

— Glawène, j'ai soif.

— Suce ton doigt.

— Glawène, j'ai soif, insista l'étranger. À ta gourde, par pitié, laisse-moi humecter mes lèvres.

— Passe ton chemin, fainéant, menaçà le berger. Sinon...

Et il appela son chien Picard.

Or la bête, toujours docile, resta sourde à la voix de son maître. Elle paraissait inquiète. On eût dit que ses yeux se voilaient.

Sans doute Glawène allait-il renouveler son ordre ou lever sa houlette, lorsque le ciel s'obscurcit et un éclair aveuglant illumina la nue. Les moutons, les brebis et les agneaux hurlèrent et, d'un coup, tous se pétrifièrent.

Le berger, fou de rage, voulut s'élancer. Ses pieds étaient rivés au sol. Déjà ses membres s'engourdisaient, privés de mouvement.

Une auréole nimbait le visage de l'étranger.

Alors Glawène, consterné, reconnut en lui la face du doux Jésus. Il voulut supplier. Ses lèvres étaient scellées.

Quand le Christ disparut, emporté par un nuage lumineux, le berger n'était plus qu'un bloc de quartz blanc.

Du berger et de ses bêtes, il ne resta que des cailloux; ils sont encore là, épars dans la bruyère.

(Les fées du Hultai et autres légendes)

La chèvre d'or et les quatre bons compagnons

Une fois se rencontrèrent, dans la dernière auberge de la bonne ville de Liège, quatre compagnons qui finissaient de courir le monde, leur apprentissage terminé; ayant trinqué, ils résolurent de ne pas se séparer qu'ils ne fussent à peu près rendus au pays.

Car ils s'en retournaient tous les quatre vers les Hautes Ardennes, légers de cœur et d'argent, ne possédant que leurs outils dans un sac de cuir et la paye d'une semaine dans la bourse de toile bleue.

— *Qu’importe l’argent ! disait le premier. J’ai bon bras, bon poing, et quand mon marteau frappe l’enclume dans ma forge, il fait une chanson plus belle que la chanson des écus.*

— *Qui sait métier, il est renté, répondit le tailleur de pierre.*

— *Ah ! vraiment, protesta le charpentier, qui était peu loquace.*

Et le quatrième qui était cordier :

— *Pour moi, qui loge depuis longtemps le diable dans ma bourse, je suis de l’avis du vieux sage : quiconque a de l’argent a des pirouettes. Si quelqu’un veut m’apprendre le moyen de trouver un trésor, j’avoue que je courrais volontiers l’aventure.*

— *Pour ça, je la courrais de même, affirma le forgeron.*

— *Moi aussi, fit le tailleur de pierre.*

— *Et moi itou, imita le charpentier.*

Ils arrivèrent à la brune dans l’auberge du petit hameau de Logne, au bord de l’Ourthe.

Ils étaient à peine installés pour le souper, qu’un vieux mendiant, d’allure piteuse, entra et demanda l’aumône. Les compagnons le firent asseoir à leur table, et, tout le temps du repas, ils admiraient en riant l’appétit du vieillard, qui mettait les bouchées doubles.

Lorsqu’il fut rassasié, le vieux leur déclara :

— *Vous êtes quatre bons compagnons. Je veux vous raconter une histoire et vous donner le moyen de devenir riches.*

— *Voilà qui va bien, approuva le cordier, et il s’accouda sur la table, la tête entre les mains.*

— *C’est, commença le mendiant, l’histoire du château de Logne, dont vous avez vu en passant, à travers les découpures des feuillages, les tours en ruines sur le rocher. Or donc, en ce château, Messire Walérant commandait; il avait comme écuyer le jeune Allard de Sy, qui était fiancé à la belle Marthe de Bierloix.*

On disait Marthe de Bierloix la plus aimable fille d’Ardenne; des ducs et des princes l’avaient demandée en mariage, mais elle refusait sa main aux ducs et aux princes, gardant sa foi à l’écuyer Allard.

Un jour qu’elle était venue au château, Messire Walérant la rencontra. Il l’aima tout de suite et le lui dit. Mais elle protesta qu’elle avait donné son cœur au gentil Allard et qu’elle ne voulait pas lui retirer sa foi et son amour.

Cependant Messire Walérant envoya son écuyer porter un message à Luxembourg; il fit alors si bien sa cour à la jeune fille, il lui montra tant d'or et de bijoux, qu'elle se laissa séduire et trahit la foi jurée.

Le châtement ne tarda pas. Quelques jours après, on entendit un grand cri dans un des souterrains du château. Le diable avait surpris la belle Marthe au milieu de ses trésors, avait enlevé son âme et changé son corps en une chèvre d'or qui s'enfuit dès qu'on voulut l'approcher.

Depuis ce temps-là, il est survenu bien des choses. Le château fut détruit par la guerre. Les tours tombèrent en ruines. La forêt reprit possession du sommet du rocher. Mais la chèvre d'or revient chaque année à la Saint-Jean. À minuit, elle passe au fond du souterrain, jette un cri et disparaît.

— Hé! Hé! c'est après-demain la Saint-Jean, remarqua le forgeron. À nous quatre, nous pourrions peut-être attraper la chèvre d'or.

— Vous le pouvez, assura le mendiant, si vous possédez une corde de chanvre qui n'a jamais servi, si vous escaladez le rocher à pic, si vous construisez un pont-levis d'une seule planche de six mètres de long, terminée par un crochet de fer nouvellement forgé.

— Je ferai la corde, annonça le cordier.

— Je taillerai la pierre du rocher pour l'escalade, déclara le tailleur de pierre.

— Je construirai le pont-levis, ajouta le charpentier.

— Je forgerai le crochet, conclut le forgeron.

— Il est encore une autre condition, reprit le vieux. Tant que vous serez dans le château, vous devrez rester muets, si vous voulez réussir.

— Ce n'est pas difficile, répliqua le charpentier.

— Et n'oubliez pas, recommanda enfin le vieillard en s'en allant, que l'on ne peut courir qu'une fois la chance. Merci la compagnie. Et Dieu vous aide!

Le lendemain, les quatre compagnons passèrent toute la journée au travail. Ils besognèrent si bien, qu'au soir la corde était tressée, le rocher taillé pour l'escalade, le pont-levis construit, le crochet forgé. La troupe se mit en route dans un profond silence. On entendait seulement les pas sur la roche et les cris des oiseaux de proie dérangés dans leur sommeil.

Après de longs tâtonnements, les quatre compagnons arrivèrent dans la salle basse à l'extrémité de laquelle s'ouvrait le puits béant. Les flambeaux jetaient des lueurs blafardes sur les murailles humides. Des

points clairs s'allumaient dans les coins sombres. Un souffle froid agitait les flammes des torches et, sur le sol, les ombres des corps dessinaient des monstres entrecroisés.

La corde terminée par un nœud coulant fut glissée au fond du puits.

Soudain, un cri monta de l'abîme et la corde se tendit. Les quatre compagnons se raidirent pour relever la corde qui résistait. Ils tirèrent. La corde remontait peu à peu. Ils tirèrent de toutes leurs forces pendant longtemps. On n'entendait dans le silence de la nuit que leur respiration haletante et le bruit de la corde râclant la margelle du puits. Ils tirèrent encore.

Le forgeron penché sur l'ouverture perçut bientôt comme le bruit du métal heurtant les parois, et vit à quelques mètres sous lui les reflets jaunes de la chèvre d'or.

— Nous la tenons, s'écria-t-il dans l'ivresse du triomphe; nous la tenons, la chèvre d'or.

À ces mots, le charme fut rompu, la corde cassa, la chèvre d'or disparut dans l'abîme avec un rire prolongé, et les quatre compagnons se regardèrent pleins d'épouvante.

(Les fées du Hultai et autres légendes)

Le nuton de la Vinette

Il y avait jadis une femme de Hérock qui resta veuve avec sept enfants en bas âge, et personne pour labourer le champ au moment des semailles.

Elle se lamentait :

— Est-il possible que le bon Dieu laisse dans la misère une veuve avec sept orphelins ? Voici que mon mari est mort; après lui sont morts les deux chevaux de l'écurie; et maintenant qu'il faut semer le blé, qui donc labourera le champ ?

Elle regardait ses enfants.

Parce qu'elle avait des larmes dans la voix, les six plus jeunes pleurèrent beaucoup en se frottant les yeux avec leurs poings.

L'aîné, un garçon de douze ans, du nom de Julot, comme son père, et qui avait du cœur au ventre, se dressa et dit :

— *Ne pleure pas, maman; j'irai chercher le cheval de notre oncle de Wanlin et je labourerai le champ.*

— *Ton oncle a besoin de son cheval, il fait sans doute aussi les semailles; et puis, il est riche...*

— *J'irai tout de même chercher son cheval, insista le petit garçon.
Il partit en effet.*

Quand il arriva, la tante faisait des galettes, dont le parfum embaumait toute la maison et l'oncle, assis devant une jatte de café fumant, se régalaît des belles galettes dorées.

Les narines de Julot se dilatèrent pour mieux aspirer l'odeur suave; mais il avait hâte d'obtenir du secours. Il ne songea même pas que les galettes étaient bonnes et n'attendit pas qu'on lui en offrît.

— *Bonjour, ma tante! Bonjour, mon oncle! dit-il en ôtant sa casquette. Je viens vous emprunter votre cheval Bayart pour labourer la terre à blé.*

— *Et qui donc labourera la terre à blé? demanda l'oncle.*

— *Ce sera moi, mon oncle, affirma Julot.*

Le paysan éclata de rire.

— *Pauvre Julot, ricanait-il doucement, ce n'est pas ton affaire de labourer et ce n'est pas non plus l'affaire de Bayart. Il est malade à l'écurie, vois-tu, parce qu'il est rentré fourbu hier et je crains qu'il ne puisse travailler de longtemps. Et tu sais que votre champ est trop dur pour un cheval malade.*

Il ressassa beaucoup d'autres choses. Car le paysan cossu, qui ne veut pas rendre service, a une langue bien pendue, quoique « taiseux » d'ordinaire.

Julot comprit qu'il ne tirerait rien de son oncle.

Il dit :

— *Au revoir, mon oncle! Au revoir, ma tante!*

Mais celle-ci lui donna quatre belles galettes dorées pour la route. Le petit garçon les accepta, parce qu'il était poli. Il songeait pourtant qu'il ne pourrait les manger, à cause de la déception et de l'angoisse qui l'étreignait.

Près du bois de la Vinette, il aperçut un nabot qui le regardait d'un air bienveillant et lui faisait signe d'approcher.

J'ai dit que Julot avait du cœur au ventre.

Il se dirigea vers le nain, se rappelant les nutons de Walzin dont il avait entendu conter dans les veillées les histoires mystérieuses. Mais

n'ayant jamais vu de nuton, il n'osait croire à la réalité de son aventure.

— Donne-moi une galette, dit le nain.

Julot tendit les quatre galettes de sa tante.

— Pourquoi es-tu triste ? interrogea le petit bonhomme.

L'enfant, qui en avait gros du refus de son oncle, sentit soudain de grands sanglots lui monter à la gorge et déferler dans la bouche. Impossible de parler. Il bégayait, morceau par morceau, l'histoire de son père mort, et des chevaux crevés, et de sa mère restée veuve avec sept enfants, et personne pour labourer la terre à blé, et le refus de son oncle. Tout cela, haché par les hoquets et mouillé par les larmes. Un vrai chagrin de brave marmot dans la peine.

— Ne pleure plus, dit alors le nain, et console-toi. Tu as été assez charitable pour me donner tes belles galettes dorées. Je viendrai à ton secours. Amène-moi, avant le soir, sur ton champ, la charrue, la herse et la graine dans le sac.

Julot promit.

Il restait perplexe, parce qu'il fallait un cheval pour tirer la charrue et la herse. Il fit tout de même ce que le nuton avait demandé. Mais il le fit à l'insu de sa mère, pour lui épargner une déception le lendemain, si le champ n'était pas semé. Il la pria seulement de faire des galettes pour le matin ; car il voulait encore en porter au nuton.

Dès l'aube, Julot fut sur pied.

Quel étonnement à la vue de son champ parfaitement ensemencé, avec un beau sillon au milieu et d'autres sillons transversaux pour l'écoulement des eaux d'orage, et pas une herbe, pas un chiendent sur toute la surface peignée comme jamais, et, proprement rangés au bord du chemin, la charrue, la herse et le sac.

Les champs voisins paraissaient besogne gâchée.

Julot, d'une traite, courut annoncer la merveille à sa mère.

— Dieu a pitié, murmura la veuve en se signant.

Vous pensez bien que Julot retourna au bois de la Vinette et, chaque fois, le nain, assis au bord du talus, recevait les belles galettes dorées et les remerciements du petit garçon.

Ils devinrent de bons amis.

Le nain enseignait à l'enfant, avec les travaux agrestes, le cours mystérieux des saisons. Il lui apprenait les meilleures méthodes pour les récoltes et les bêtes, et à connaître par les vents, les rosées ou les étoiles,

les prévisions du temps, si utiles au laboureur. Julot fut un excellent élève.

Aussi bien, à partir de ce moment, une manière de bénédiction protégeait la famille.

Tout lui réussissait.

Le champ du nuton donna un blé si beau, qu'on le venait voir de plusieurs lieues et si bien grainé, qu'il fallut, lorsqu'on le battit, emprunter des sacs dans le voisinage.

La vente fut non moins rémunératrice.

Elle permit non seulement de vivre, mais encore de racheter un cheval pour l'écurie et une vache pour l'étable.

Julot grandit.

Il s'avéra cultivateur modèle, aida sa mère à élever ses frères et sœurs et, lorsqu'ils furent tous grands, se maria avec une vaillante fille du village.

Quant à l'oncle avare et dur, il finit mal.

Du jour où il avait éconduit son neveu, une fatalité s'abattit sur lui et sur sa maison.

Sa voiture se brisait, son cheval se couronnait, ses vaches avortaient. À la veille de la moisson, ses champs se trouvaient ravagés, comme piétinés par une troupe d'enfants en récréation. Quelques jours avant la cueillette, les fruits de ses vergers étaient gaulés par des maraudeurs inconnus.

L'oncle se mit à boire.

Il but tant et tant qu'il avala tout son saint-frusquin.

Il serait mort sur la paille, si Julot ne l'avait recueilli dans sa ferme.

(L'Ardenne mystérieuse)

Une sorcière

Le conteur avale une lampée, essuie du revers de la dextre sa moustache à la gauloise, fixe le plafond pour en décrocher sans doute le fil de ses souvenirs et recommence :

— Jadis, les gens d'en haut, ceux de Samrée, de Bérismenil, de Wibrin, des Tailles, etc., s'approvisionnaient de chaux à Soy. Les plus éloignés

avaient à franchir vingt-cinq kilomètres à l'aller et autant au retour.

Une fois que le gros Philippe, des Tailles, ramenait un tombereau de chaux, il rencontra, sous le Chaîneux, la vieille Trinette, aux yeux luisants; sur l'accotement, elle paissait une bique et ses deux biquets.

— On repaît son bétail? nargue-t-il en guise de bonjour à la chevière.

Celle-ci, revêche d'ordinaire, se contente de lancer un mauvais regard à l'impertinent.

Cinq cents mètres plus avant, là, derrière le jardin, juste où la route, plus étroite, est enserrée entre deux grands remblais, les chevaux s'arrêtent.

Les exhortations, les caresses, les imprécations, le fouet, tout est inutile.

Depuis plus d'une heure, le gros Philippe peste et, avec lui, les cultivateurs et charretiers, pour qui le passage est obstrué. On va dételer et, à bras d'hommes, reculer le véhicule sur la placette des Aglirs, lorsqu'un marchand de Vaux-Chavanne vient à passer.

Il fait le tour des bêtes et du tombereau. De son mieux, il compte et recompte les rayons des deux roues. Mais ses yeux s'illuminent : il a constaté que la roue de gauche a treize rayons au lieu des douze réglementaires. Il saisit la houe juchée sur le tombereau et, à coups redoublés, en frappe le rayon adventif jusqu'à ce qu'il vole en morceaux. Puis, tirant sur les rênes :

— Psitt ! siffle-t-il entre les dents.

Et l'attelage de commencer allégrement l'ascension de la route de Samrée.

Le jour suivant, le village apprit sans émotion que la Trinette avait la jambe cassée.

(L'Ardenne mystérieuse)

Les sotais de Montfort

Longue a été la veillée au château de Montfort.

Depuis trois jours, un jongleur chante le soir en s'accompagnant de la vielle, et le seigneur avec ses hommes d'armes, et la dame de céans

avec ses femmes, assis dans l'ombre à peine éclairée par la flamme vacillante d'un flambeau, tendent leurs têtes pensives vers l'artiste, boivent les strophes assonancées des poèmes héroïques ou des chansons d'amour, et frémissent au rythme de la musique qui éveille les songes.

— *Chante, chante, beau fils ! engage-t-on.*

Il s'est à peine interrompu qu'on lui demande de recommencer.

— *Chante ! ordonne le maître.*

La voix est rude et âpre.

Elle a l'intonation sèche des ordres lancés en pleine bataille, parmi le fracas des armes et les cris des combattants.

Car c'est un puissant seigneur que le sire de Montfort.

Son donjon, aire d'oiseau de proie jeté sur la roche, mire ses créneaux dans l'eau verte de l'Ourthe. Les manants n'osent en approcher.

C'est là qu'ils connaissent la terrible humeur du châtelain. Les potences du pays attestent assez son mépris pour tout ce qui ne porte pas haubert et cotte de mailles. À son passage, l'épouvante courbe les fronts.

Pourtant, ce soir, au milieu de ses gens, il semble se détendre l'âme à la poésie naïve du ménestrel.

Celui-ci a préludé par quelques accords. Et le voici récitant la merveilleuse aventure de Huon de Bordeaux, que le nain Aubéron conduisit à travers mille dangers jusqu'à la belle Esclarmonde, prisonnière de l'ogre, à Babylone.

L'émotion agite les cœurs. Les guerriers suivent par la pensée le fougueux chevalier, et des images de combats et de festins grisent les âmes aventurières.

Mais le poète sait varier ses histoires.

Il dit maintenant la douce complainte de Tristan de Léonais et d'Yseult la blonde qui burent ensemble le philtre magique; devenus la proie d'un amour irrésistible, ils menèrent dans la forêt bretonne une vie sauvage et heureuse, puis moururent de leur passion.

Les jeunes filles ont du rêve plein les yeux, un songe palpite au fond des prunelles claires.

— *Chante ! intime encore le maître. Et n'oublie point les hauts faits de ton hôte.*

Une nouvelle musique frémit dans l'atmosphère chargée de fièvre. C'est une musique de guerre qui secoue les hommes sur leurs bancs de chêne.

L'artiste débite les sombres chevauchées, les mêlées horribles où les combattants ressemblent à des bûcherons qui couchent les arbres dans la forêt, les victoires sanglantes remplies des plaintes des blessés et des hennissements des chevaux abattus, les investissements des villes, les fossés comblés, les échelles accrochées aux murailles à pic et les beffrois surmontés du pont-levis qui s'abaisse sur les créneaux.

Et toujours le sire de Montfort est victorieux. Il a pris les citadelles les plus renommées. Il est entré dans les donjons les mieux défendus. Le sire de Montfort est un héros à qui rien ne résiste.

Le maître, enfoncé dans son fauteuil à haut dossier, jouissait de la louange qui flattait sa superbe.

Il savait bien que le plus grand nombre de ses succès, il les devait, plus qu'à son courage, aux artifices, aux ruses et aux travaux des sotais de la montagne. Il leur avait d'abord ouvert son manoir, donné une hospitalité princière, quand ces nains magiques lui rendaient moult services, soit en le renseignant sur la marche de l'ennemi, soit en accrochant des échelles de corde au sommet des rochers les plus abrupts, soit en pénétrant par surprise dans les châteaux forts, dont ils endormaient les sentinelles par des enchantements, et dont ils baissaient les ponts-levis.

Longtemps Montfort, tout en cachant le parti tiré de ses alliés mystérieux, avait été reconnaissant aux sotais de leurs bons offices.

Mais l'orgueil durcit les cœurs et obscurcit les intelligences.

Un jour, Montfort avait refusé l'hospitalité aux sotais; il avait même outragé leur roi, parce qu'il se croyait désormais à l'abri de toute entreprise hasardeuse. Le sire ingrat dédaignait donc ses petits aides.

La dame de Montfort s'était rapprochée de son seigneur en signe d'admiration et de tendresse. Ils se souriaient doucement, tandis que mouraient les dernières mesures de leur vielle de gloire.

— Gloire à notre sire ! s'écrièrent les gens d'armes.

— Beau fils, merci ! dit le seigneur au ménestrel. Et que la nuit t'inspire de nouveaux poèmes !

Le lendemain, à l'aurore, le jongleur, se promenant sur le chemin de ronde, aperçut au fond de la vallée un groupe de cavaliers avec leurs suivants.

Ils reconnurent les couleurs des grands chevaliers d'Ardenne, Renaud, Guiscard, Allard et Richard, fils d'Aymon, célèbres par leurs durs combats avec les gens de l'empereur Charles et qui s'en allaient, par les

monts et les plaines, défenseurs des peuples opprimés et justiciers de Dieu contre les tyrans de hauts lieux.

Ils s'arrêtèrent au pied du château de Montfort.

— Que me veulent ces manants ? s'écria le sire de Montfort qui venait de joindre le jongleur.

— Dieu me garde, messire, répondit le poète, de penser mal des quatre fils Aymon, de noble lignée et de mâle courage !

— Ce sont des vilains, répliqua Montfort, puisqu'ils osent s'attaquer à moi et à ma forteresse. Mais rions plutôt, continua-t-il, se reprenant. Car il faut être fou pour mettre le siège devant Montfort, lorsqu'on est quatre misérables combattants aidés de quatre valets, sans machines de guerre et sans troupes. Par Dieu, beau fils, tu vas aujourd'hui, à tes chants de vaillance et d'amour, ajouter quelques refrains burlesques en l'honneur de ces quatre bouffons.

Les hommes d'armes de Montfort, réunis sur les murailles, écoutaient la colère et les bravades de leur seigneur. Mais ils connaissaient l'audacieuse bravoure des quatre cavaliers d'Ardenne et quelques-uns tremblaient dans leur cœur.

Renaud, Guiscard, Allard et Richard ayant quitté leurs destriers près de la rivière, plièrent le genou pour adresser une prière fervente au Seigneur.

— Ce n'est pas là des guerriers, mais des moines, ricanait le sire de Montfort. Pensez-ils donc prendre ma forteresse avec des patenôtres ?

Il riait encore aux éclats, quand Renaud apparut sur la muraille à l'endroit où il était le moins attendu. Les sotas l'accompagnaient. Ils s'étaient mis au service des assaillants et avaient préparé d'invisibles échelles. En vain, les assiégés précipitaient du haut des tours des pierres et des traits. Les petits génies faisaient dévier les projectiles qui tombaient au milieu de la rivière.

Ah ! ce fut malgré tout une sanglante lutte.

Les quatre frères manœuvraient leurs redoutables épées, amputaient des bras et des jambes, fauchaient des têtes, marchaient sur des monceaux de cadavres.

Le sire de Montfort tué, le château se rendit.

Toute la région se félicita de la victoire des quatre preux. Louant Dieu, les serfs accoururent demander aux vainqueurs d'habiter leur précieuse conquête.

Ainsi firent-ils.

Le jongleur ajouta un poème à son répertoire et célébra, dans de beaux vers enflammés, les exploits épiques des quatre fils Aymon.

Le pays jouit dès lors de la paix.

Mais plus tard, de nouvelles guerres s'allumèrent dans les forêts des Ardennes, le château fut incendié, et il ne resta plus personne pour pleurer sur les décombres -aujourd'hui éventrés- de ce donjon glorieux.

(L'Ardenne mystérieuse)

Médecine populaire

Pour arrêter le sang d'une coupure :

A) Couvrir la plaie :

- *d'un tampon de toile d'araignée; (très répandu)*
- *de beurre, non salé, fait avec de la crème de la Saint-Barthélemy; (à Fraiture)*
- *d'eau de la Saint-Jean; (à Izier)*
- *d'une ortie blanche; (Bouillon, Francorchamps)*
- *de graines d'ortie; (Paliseul)*
- *d'un morceau de peau de couleuvre (Bouillon, Houffalize, Polleur, Sart-lez-Spa)*

B) Placer en croix sur la plaie :

- *deux brins d'herbe (n'importe lesquels), ou deux branchettes, ou deux brins de paille, en disant : « Herbe que Dieu a créée, fais voir la vertu ou le pouvoir qu'il t'a donné ». **Pater** et **Ave** (Baillamont, Baronville, Barvaux, Beffe, Bérismenil, Bihain, Bouillon, Bra-sur-Lienne, Cetturu, Graide, Javingue, Lafosse, Limerlé, Malempré, Martouzin, etc).*

(L'Ardenne superstitieuse)

Synthèse

Une première constatation s'impose : Louis Banneux ne relève de la littérature que grâce aux traditions populaires. Tout ce qu'il écrit avant *L'âme des humbles* n'a de valeur que documentaire, pédagogique ou sociologique et ses deux romans sont, littérairement, négligeables.

Quatre titres (en cinq volumes) constituent son œuvre littéraire au vrai sens du terme : *L'âme des humbles* (2 vol.), *Les Fées du Hultai et autres légendes*, *Légendaire ardennais* et *L'Ardenne mystérieuse*. Avec son dernier volume, *L'Ardenne superstitieuse*, Banneux reste dans les traditions populaires mais sort de la littérature car il s'y contente de nous fournir, simplement classées mais non rédigées, les données récoltées au cours de ses enquêtes.

L'apport de l'auteur au folklore wallon mérite d'être évalué. Sous une cinquantaine de sous-titres, Banneux nous rapporte, grosso modo, une centaine de légendes, de contes, de récits et de faits faisant partie de nos traditions. Cet ensemble s'inscrit dans un cadre géographique compris entre Rhin et Meuse à la latitude de la Wallonie. Des Ardennes, l'auteur déborde avec plaisir vers la Famenne et le Condroz, rarement jusqu'à la Hesbaye, mais aussi vers la Gaume, autrement dit la Lorraine.

Manifestement, ses fils conducteurs sont les affluents de la Meuse et de l'Ourthe qui ont pour nom la Lesse, la Semois, le Hoyoux, l'Aisne, la Salm ou la Liègne.

Cette somme de traditions est le reflet de deux époques : d'une part le moyen âge, sa société féodale et son épopée des quatre fils Aymon, d'autre part le XIXe siècle et le début du XXe pour une série de récits qui s'inscrivent dans la mémoire populaire et la littérature orale.

Les genres littéraires exploités par Louis Banneux vont du simple récit au conte (où se dessine déjà plus nettement la préoccupation littéraire) et à la légende qui se greffe en auréole autour d'un héros ou d'un site.

La valeur de Louis Banneux doit s'apprécier sur un double plan.

Le mérite du folkloriste égale au moins celui de l'écrivain. Il a, en effet, la chance d'être un des premiers à s'intéresser à la matière des traditions régionales avec le souci constant de ne pas se disperser vers des contrées dont il ne connaîtrait pas parfaitement les usages et les croyances.

Banneux se situe, chronologiquement, à cette époque où les traditions populaires vivent encore mais que la partie instruite de la société considère avec dédain ou mépris, refusant de s'y attarder, plus encore de s'y complaire.

Entre la période de décadence des traditions et le moment où les spécialistes du folklore se livrent systématiquement à des enquêtes sérieuses, beaucoup de détails se sont perdus, des usages ont disparu, des contes ont sombré dans l'oubli, faute de témoins disposés à les noter. C'est à cette époque que Banneux s'y intéresse : il a donc valeur de précurseur. Précurseur et, forcément, amateur : les spécialistes découvriront, par la suite, des faits et des principes, que fatalement Banneux ignorait : la limite assez stricte qui sépare le domaine géographique des fées de celui des gnomes, par exemple.

Banneux a le grand mérite d'avoir, à une date déterminée, fixé par écrit une série de légendes, de récits, et même de blagues que l'on se racontait encore à la veillée au début de ce siècle. N'oublions jamais, pour expliquer l'absence d'écrits, d'une part, et le maintien jusqu'au XXe siècle d'une littérature orale, que l'instruction obligatoire (dont la loi, en Belgique, date de 1914) n'a été d'application effective qu'à partir du mois d'octobre 1919 et, bien entendu, pour les enfants seulement.

Un des aspects intéressants des ouvrages de Banneux repose sur l'exploitation qu'on y trouve du merveilleux. Les êtres fantastiques du merveilleux païen, les fées, les gnomes, le vert bouc, les monstres et les dragons y côtoient les représentants du merveilleux chrétien, Jésus, saint Pierre, la Vierge ou saint Remacle quand ce n'est pas le diable en personne.

Les souvenirs de la sorcellerie ne sont pas loin : ils alimentent les soirées d'hiver en les pimementant d'effroi et d'horreur.

Toute une civilisation, qui fut celle de nos grands-parents, se déploie dans ces quelques volumes.

Il y a moins à dire sur les mérites du littérateur quand on a souligné son rôle de précurseur en matière de folklore. Banneux, on s'en doute, use de la langue qui convient aux genres qu'il pratique : une langue de paysans, simple par définition, volontiers archaïsante d'une part, et nécessairement régionale de l'autre. Tous les récits se situant dans un passé plus ou moins éloigné, une langue ou un lexique trop modernes feraient effet d'anachronisme : l'auteur en a conscience.

Le caractère régional est marqué par l'emploi systématique de termes du terroir quand cela est nécessaire : **nuton**, **sotai** ou **massotai** selon le théâtre du conte pour, cependant, désigner le même genre de gnome que le français connaît sous le nom de **lutin**.

Le style est volontairement simple, volontairement répétitif comme les genres traditionnels le souhaitent; régional sans doute aussi par la fréquence de l'épithète mise avant le nom.

Banneux est un auteur qui est arrivé à la littérature par le folklore alors que, dans la plupart des cas, nous observons le contraire : des littérateurs qui débouchent sur le folklore. Le résultat est très différent car, en général, le littérateur invente et imagine alors que la qualité essentielle du folkloriste est de respecter les données traditionnelles.

Albert DOPPAGNE